

## *Portraits de traductrices*



## PRÉSENTATION

*«In order to better understand the work of a particular author we acquaint ourselves with his life, so also can we better evaluate the work of a translator when we know what lies behind the translation. [...] The translator is the link between the original text and the translation [...].»*

Ritva Hartama-Heinonen (1995 : 41)

En étudiant dans leur relief temporel les faits de culture et les civilisations d'autrefois, l'historien, archéologue des temps révolus, rappelle à ses contemporains l'importance de se ressourcer aux modèles du passé, vaste réserve de «différence». Plus le monde tend à s'uniformiser, conséquence de son rétrécissement, plus il devient nécessaire de puiser dans cette réserve. Sans recherche historique de la singularité, cet antidote de la massification, l'humanité tout entière risque un irrémédiable appauvrissement. Le présent et le passé ne sont pas des caissons étanches, et c'est pourquoi nous avons besoin plus que jamais d'historiens.

Dans le champ de sa spécialisation, l'historien de la traduction montre de diverses façons que la traduction, en tant que carrefour intertextuel et interculturel, est l'adjuvant des

civilisations et des cultures. Il peut aussi, et le présent ouvrage en est un exemple, pénétrer dans le cabinet du traducteur, l'interroger sur ses motifs, ses visées et ses méthodes de travail, scruter à la loupe ses traductions et chercher à connaître les circonstances qui les ont vues naître. Ce faisant, il rappelle que la traduction s'est pratiquée dans des contextes socio-culturels les plus divers et a joué des rôles insoupçonnés. Cette incursion dans la vie du traducteur l'oblige à tenir compte de la manière de penser commune, collective, hégémonique prévalant à une certaine époque dans une société ou une culture donnée, ce qu'on appelle techniquement la *doxa*. Pour accomplir ce travail de biographe et procéder à la critique des traductions d'alors, il lui faut savoir s'abstraire de ses propres coordonnées spatio-temporelles. Les risques sont grands, en quadrillant les siècles, de juger les productions d'hier à l'aune des règles d'aujourd'hui.

Le présent collectif fait suite à *Portraits de traducteurs* (Delisle 1999) et répond, lui aussi, au vœu formulé par le regretté André Lefevere qui jugeait nécessaire, comme un nombre croissant de théoriciens de la traduction d'ailleurs, de procéder à un recentrement de l'enseignement et de la recherche sur l'artisan même de la traduction : «*It would seem to me that teaching needs to draw more attention to the translator and his or her task, and to the role he or she plays in different cultures*» (Lefevere 1983 : 28). Le sujet traduisant, tout comme l'écrivain, est porteur des représentations symboliques de sa société. C'est pourquoi la connaissance de ce sujet est indispensable à l'interprétation et à la compréhension des œuvres traduites. Indispensable aussi à qui veut cerner la manière dont les œuvres ont été traduites : le créateur est indissociable de sa création, le traducteur, de ses traductions. Tracer le portrait d'un traducteur peut être vu au fond comme un mode d'analyse, un mode de lecture : c'est la mise en perspective d'une «œuvre de traducteur» (comparable à une «œuvre d'écrivain») afin de la mieux connaître et d'en dissiper les zones d'ombre qui l'obscurcissent. Lien *vivant* entre le texte original et sa traduction, le traducteur n'est pas une courroie de transmission neutre et fantomatique : il laisse sa marque, délibérément ou non, sur le texte qu'il recrée dans une autre langue.

### Le «défaut d'être femme»

Le présent ouvrage consacré à une douzaine de traductrices nous transporte dans des époques où les mentalités, les croyances, les habitudes de vie et les pratiques culturelles différaient profondément des nôtres. Aux siècles où ont vécu la plupart des traductrices qui revivent dans ces pages, le statut social de la femme n'était pas celui de l'Européenne ou de la Nord-Américaine d'aujourd'hui.

À la mort de son amie, collaboratrice et maîtresse la marquise du Châtelet, Voltaire écrit au roi de Prusse Frédéric II, le 15 octobre 1749 :

J'ai perdu un ami de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être une femme, et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie, et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle comme vous auriez fait si elle avait eu l'honneur d'être connue de Votre Majesté. Mais une femme qui a été capable de traduire Newton et Virgile, et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme aura sans doute part à vos regrets (cité par Chaussinaud-Nogaret 1994 : 49).

Madame du Châtelet, «...un *ami*, ...un *grand homme* qui n'avait de *défaut* que d'être une femme...», mais qui heureusement réunissait «toutes les vertus d'un *honnête homme*». Par ces quelques lignes, Voltaire laisse voir qu'il est bel et bien le miroir des déterminations culturelles de son siècle. Si brillant esprit qu'il fût, celui que l'on considérait en son temps comme le champion de la tolérance tombe aussi sous le joug des préjugés qu'entretiennent ses contemporains à l'égard des femmes. Pas plus qu'un autre il ne peut échapper à certains stéréotypes, à certaines idées reçues de son époque.

Sans remonter plus loin que le XVII<sup>e</sup> siècle, celui d'Anne Dacier, dont le portrait qui nous en est fait par Bruno Garnier ouvre ce recueil, il faut reconnaître que dans le jeu des forces sociales et de la vie culturelle, les femmes en général et les traductrices en particulier n'ont pas occupé une position dominante, sauf, peut-être, pour quelques-unes d'entre elles, à l'époque des salons littéraires. Elles ont souvent dû jouer de ruse – les auteurs des portraits nous en relatent de très habiles –, ou encore lutter âprement pour se tailler une place honorable parmi les gens de lettres. Amelia Sanz, qui trace le portrait d'Anne de La Roche-

Guilhem, montre bien, en citant un auteur de l'époque, qu'il est alors risqué pour une femme de s'afficher «savante». Le milieu lettré ne peut pas souffrir «ces femmes qui font les Sçavantes sans l'être». On consent tout juste «qu'une femme du Monde donne, avec modération, dans les Sciences, parce que les soins du ménage & les plaisirs du Cabinet sont fort différens, & que souvent les uns font oublier les autres» (Vertron 1698 : 444).

Dans *L'École des femmes*, Molière ironise lucidement sur la position de dépendance dans laquelle la société tient la femme. Du haut de son autorité masculine, Arnolphe déclare à Agnès, jeune fille candide qu'il a élevée et qu'il souhaite épouser :

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :  
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.  
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :  
 L'une est moitié suprême et l'autre subalterne;  
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;  
 (*L'École des femmes*, v. 698-703.)

Molière ose dire tout haut ce que tout le monde pense. (On l'a accusé de traiter sur scène de sujets d'une grave importance sociale – l'éducation des femmes et le mariage –, sujets qui étaient du ressort des théologiens, des philosophes et des gens de loi.) La formation *intellectuelle* des jeunes filles, par exemple, n'était pas d'usage au XVII<sup>e</sup> siècle. L'enseignement des couvents devait suffire à les bien préparer à leurs devoirs d'épouse, de mère et de ménagère. C'est par hasard que le père d'Anne Dacier a découvert, en donnant ses leçons à son fils, que sa fille n'était pas moins douée intellectuellement ni dépourvue d'intelligence et de talents. L'étude des classiques grecs et latins ne faisait pas partie de l'instruction des jeunes filles, sans parler de l'accès aux universités, aux académies ou aux instituts. Encore au XIX<sup>e</sup> siècle, aux États-Unis, Julia E. Smith, qui a traduit la Bible en entier après avoir appris le grec et l'hébreu, n'aurait jamais pu être admise à l'université. Ce n'était pas la place des femmes<sup>1</sup>. Si Molière, en son temps, s'est moqué des Précieuses, c'est que celles-ci cherchaient plus à se distinguer du commun par le travail intellectuel qu'à être de vraies savantes. C'est par leur chasse futile aux «mots bas» et aux «syllabes sales» que ces pseudo-intellectuelles se rendaient «ridicules».

Rien de tel chez les traductrices présentées dans cet ouvrage : ce ne sont pas des

femmes superficiellement savantes. Anne Dacier est une éminente helléniste qui aurait fort bien pu siéger sous la Coupole aux côtés de son mari André Dacier, si l’auguste assemblée des Immortels n’avait pas pratiqué l’exclusion systématique des femmes. Ce sont des ouvrages d’historiens espagnols que traduit la huguenote Anne de La Roche-Guilhem pour plaire au public français du temps, ce qui valut à ses traductions le qualificatif de «belles infidèles». Mais comme le rappelle fort pertinemment l’auteur du portrait, Amelia Sanz, «cette expression ne peut pas être un véritable outil d’analyse pour le chercheur». Ce point de vue est d’ailleurs partagé par l’helléniste Bruno Garnier qui, en se fondant sur une minutieuse analyse de texte, présente la traductrice d’Homère, Anne Dacier, sous un jour moins «caricatural» que celui dont on l’affuble habituellement. Ce sont des œuvres de science de tout premier plan qu’ont traduites Émilie du Châtelet et Clémence Royer. La première, que fait revivre Agnès Whitfield, s’est attaquée aux *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica* d’Isaac Newton (unique version française de ce traité jusqu’en 1985); la seconde, qui nous est présentée par Annie Brisset, fit, dans la controverse, une traduction abondamment commentée : *De l’origine des espèces* de Charles Darwin. Et que dire de l’Italienne Marianna Florenzi, qui a répandu en Italie la pensée de Leibniz et de Schelling? La vie turbulente de cette marquise dont tout le monde vantait la beauté et qui revit sous la plume de Rosanna Masiola Rosini n’est pas sans rappeler celle de la baronne Germaine de Staël. L’une et l’autre étaient tournées vers l’Allemagne et une bonne part de leurs productions intellectuelles a consisté à faire connaître à leurs compatriotes la culture mais surtout les penseurs de ce pays. On ne peut évoquer le nom de Madame de Staël sans citer celui d’Albertine Necker de Saussure, sa «cousine-sœur», dont nous avons peint le portrait et à qui l’on doit la traduction de l’ouvrage le plus célèbre d’August Wilhelm von Schlegel, le *Cours de littérature dramatique*, ouvrage qui déclencha une virulente polémique. Par cette traduction publiée à Paris, la Genevoise a largement contribué à l’avènement du romantisme en France. Pour sa part, Marie Vrinat-Nikolov trace un portrait attachant d’une traductrice fort discrète, presque inconnue hors de sa Bulgarie natale, Ekaterina Karavelova, qui a fait découvrir à ses contemporains un grand nombre d’auteurs qu’elle a traduits directement du français (Flaubert, Maupassant, Hugo, Courier, Nodier, Halévy), du russe (Tourgueniev,

Saltykov-Chtchedrine) et de l'allemand (Goethe, Heine). «Les œuvres choisies, écrit Marie Vrinat-Nikolov, témoignent souvent d'une volonté d'éduquer politiquement le public tout en évitant la censure [...]. D'où la préférence marquée pour les écrivains contemporains s'exprimant sur des thèmes d'actualité, dans un esprit d'humanisme et de démocratie.» Hannelore Lee-Jahnke, quant à elle, nous livre un vibrant portrait de la fille cadette de Karl et Jenny Marx, Eleanor, auteur de la toute première version anglaise de *Madame Bovary*. La traductrice se reconnaissait dans Emma, avec qui elle s'identifiait, et on peut se demander jusqu'à quel point cette traduction avait pour Eleanor valeur de thérapie. Michael Cronin, lui, nous présente la mère d'Oscar Wilde, Jane Francesca Elgee, lady Wilde dont les traductions de Meinhold, Dumas, Lamartine et Canz avaient une portée politique et servaient le nationalisme irlandais. Elle publia la plupart de ses traductions, – tout comme Albertine Necker de Saussure et d'autres traductrices –, sous le couvert de l'anonymat. L'auteur du portrait nous rappelle fort à propos qu'il peut être dangereux, en histoire de la traduction, de dénoncer sans nuance l'invisibilité des traducteurs ou des traductrices. Cette invisibilité peut être délibérée et faire partie d'un stratagème pour atteindre un but précis : prendre la parole, par exemple, sous un régime totalitaire, ou encore protester contre l'attitude arrogante d'un groupe linguistique majoritaire qui impose ses volontés à une minorité. Par ailleurs, aucune femme, à notre connaissance, hormis Julia E. Smith au XIX<sup>e</sup> siècle, n'a traduit la Bible au complet. Ce cas unique dans les annales de l'histoire de la traduction nous est raconté par Luise von Flotow, qui a très bien su faire ressortir les enjeux sociaux, politiques, religieux et féministes de cette étonnante entreprise. Plus près de nous, enfin, la traductrice canadienne Irène de Buisseret, auteur du premier manuel d'enseignement pratique de la traduction, s'est révélée une pédagogue humaniste aux exigences très élevées. Nous avons tâché de montrer que ces exigences ne sont pas tout à fait étrangères à son tragique destin.

### **Modifier le regard déformant des hommes**

Un lecteur attentif ne manquera pas de constater qu'en arrière-plan de presque tous les

portraits qui composent le présent ouvrage se dégage le thème de l'éducation vue comme moyen de libération de la femme. Cela est particulièrement évident chez Albertine Necker de Saussure, qui fut d'ailleurs l'auteur d'un traité sur *L'Éducation progressive* en trois volumes, le troisième étant consacré à l'éducation des jeunes filles. Cette contribution exceptionnelle, traduite en plusieurs langues, fut couronnée par l'Académie française. L'importance de l'éducation pour les femmes est aussi très évidente chez Ekaterina Karavelova, institutrice en plus d'être traductrice, chez Julia E. Smith, Eleanor Marx et surtout Clémence Royer. Cette autodidacte prendra l'initiative de donner un cours complet de philosophie de la nature à un auditoire uniquement féminin. Ce faisant, elle militait, nous dit Annie Brisset, «contre la peur du savoir qui caractéris[ait] les femmes et les maint[enait] en état d'infériorité».

On remarquera aussi que plusieurs traductrices sont de souche noble : Émilie du Châtelet, Anne de La Roche-Guilhem, Albertine Necker de Saussure, Mariana Florenzi, Eleanor Marx, Irène de Buisseret. Si elles ne le sont pas, elles gravitent dans les milieux aristocratiques ou sont proches du pouvoir politique. Est-ce un hasard si ce sont les femmes occupant une position privilégiée dans la société qui ont eu accès à l'éducation ?

Mais qu'elles détiennent des titres nobiliaires ou non, presque toutes ces femmes font des traductions par nécessité financière. Rares sont celles qui traduisent en simples dilettantes. Une traductrice ou un traducteur s'adonnant à la traduction par pure désintéressement est une image d'Épinal. Cela ne veut pas dire pour autant que ces femmes ne traduisaient pas par plaisir ou qu'elles ne pouvaient jamais choisir les œuvres à traduire. Parallèlement à leur activité de traduction, la plupart d'entre elles ont produit des œuvres littéraires originales : études critiques, essais, romans. Et la traduction a été pour plusieurs d'entre elles un banc d'essai, une école de style, un tremplin vers l'écriture.

Sur tous ces points les traductrices ne diffèrent guère de leurs homologues masculins. Leur manière de traduire ne semble pas se distinguer non plus de celle des traducteurs, du moins aucun auteur du collectif n'a noté de différence, à l'exception d'Amelia Sanz qui a relevé chez Anne de La Roche un mode d'«écriture-féminin» caractérisé par le développement d'intrigues amoureuses entre deux personnages, liberté que s'autorisaient également

plusieurs autres de ses contemporaines à l'époque des «belles infidèles».

Comme les traducteurs, les traductrices sont soumises à tout un ensemble de contraintes qui varient d'une époque à l'autre, à cela près que le simple fait d'être femmes leur impose des limitations ou des obstacles supplémentaires à surmonter : le droit d'exercer un métier (dans son *Émile*, Rousseau se prononce contre), le droit de voter (au début du XX<sup>e</sup> siècle, aucune femme sur terre n'avait encore le droit de vote) ou la liberté d'écrire<sup>2</sup> (Rousseau refuse tout talent littéraire aux femmes, tandis que le grand financier de Louis XVI, Jacques Necker, ne pouvait pas souffrir qu'une femme devînt femme de lettres et se moquait des prétentions de sa fille, Germaine de Staël<sup>3</sup>, à cet égard). On accepte, en revanche, que les femmes s'adonnent à la traduction, car ce sont les idées d'un autre, le plus souvent celles d'un homme, qu'elles réexpriment et non leurs propres idées. Quand elles pensent par elles-mêmes, elles s'arrogent un privilège réservé aux hommes. Voltaire écrit au sujet de Madame Dacier : «C'était sans doute une femme au-dessus de son sexe, et qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari; mais, quand elle se fit homme, elle se fit commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver Homère mauvais» (Voltaire 1822 : 322).

En tant que traductrices, les femmes jouent, sur les plans social et intellectuel, des rôles qui ne diffèrent guère de ceux des hommes : tout comme ces derniers, elles contribuent, selon les époques, les circonstances et la nature des ouvrages traduits, au progrès scientifique, à la diffusion des connaissances, à la propagation des religions, à l'importation et à l'exportation de littératures et de valeurs culturelles, à l'enrichissement des langues, à la consolidation du sentiment patriotique, au développement d'une identité nationale, à la création de la littérature universelle, etc. Les fonctions historiques de la traduction sont multiples et sont assumées indistinctement par les traducteurs et les traductrices.

Mais en plus de tous ces rôles traditionnels reconnus aux traducteurs des deux sexes, il en est un qui semble propre aux femmes, celui de *soutien au conjoint*. C'est en tout cas la conclusion à laquelle est arrivée Andrée Sirois dans une thèse présentée à l'Université d'Ottawa : *Les femmes dans l'histoire de la traduction. De la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle* (Sirois 1997). L'auteur écrit :



On constate que quelques femmes ont revêtu l'habit de traductrices pour venir en aide à des hommes de leur entourage, pour les soutenir, par une collaboration étroite, dans la réalisation de leur œuvre. Citons, entre autres, Mme de Lavoisier (1758-1836), qui a traduit pour son mari chimiste les mémoires de savants anglais et un essai scientifique; Pauline Meulan (1773-1827), qui a produit une nouvelle version française de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, à la demande de son époux; et Adélaïde Fétis-Robert (XIX<sup>e</sup> s.), qui a traduit de l'anglais une histoire de la musique pour servir les intérêts de son mari compositeur. Ce rôle de soutien au conjoint me paraît tout à fait propre aux traductrices (Sirois 1997 : 108-109).

D'autres exemples de «soutien au conjoint» nous sont présentés dans cet ouvrage, en particulier dans les portraits d'Anne Dacier, d'Albertine Necker de Saussure et de Marianna Florenzi. Comme le rapporte Rosanna Masiola Rosini, c'est par amour tout autant que pour consolider la carrière universitaire de son deuxième mari, Charles Waddington, professeur de philosophie à la Sorbonne, que Marianna traduisit son ouvrage *La Psychologie d'Aristote* qu'il avait présenté devant les membres de l'Académie française. Deux siècles plus tôt, Anne Dacier avait travaillé avec son mari à la traduction de Marc-Aurèle (1691) et de Plutarque (1694). La rumeur avait alors tourné en ridicule cette collaboration entre mari et femme, comme si collaborer avec une femme, et la sienne de surcroît, c'était pour le mari une forme de ravalement, d'abdication de la supériorité de son sexe. Cela en dit long sur les mentalités de l'époque...

Plus que le traducteur, la traductrice appartient au règne de l'ombre. S'il est vrai qu'il y a moins de documents historiques sur les femmes que sur les hommes – et c'est assurément là une des limites de l'histoire –, tout comme il y a eu dans l'histoire proportionnellement moins de traductrices que de traducteurs, il n'empêche que des documents existent sur les femmes traductrices et que ce riche gisement attend d'être mis en valeur. On constate dans les milieux universitaires un intérêt grandissant pour ce domaine particulier de recherche. En témoignent le nombre croissant de communications présentées sur ce sujet dans les colloques et la multiplication des thèses et des publications portant spécifiquement sur les traductrices.

L’histoire générale a tout à gagner de ces recherches, car les circonstances entourant la traduction des œuvres portent témoignage sur l’histoire de leur temps.

Le présent recueil n’est pas pour autant un ouvrage féministe. Il ne cherche pas à stigmatiser des injustices historiques dont les traductrices auraient été victimes et ne se veut pas non plus une dénonciation de leur marginalisation. La constitution de dossiers noirs n’est pas une méthode de recherche privilégiée par l’historien et relève plutôt de l’action politique. Il n’aurait pas été difficile pourtant de faire voir la place incongrue faite à la plupart des traductrices dans l’institution littéraire et les milieux de l’édition. Par exemple, à la toute fin d’un long article qu’il consacre au marquis de Condorcet (1743-1794), l’auteur d’un *Dictionnaire général de biographie et d’histoire*, publié en 1857, concède tout au plus huit lignes à sa femme : «La femme de Condorcet, Sophie Grouchy [...] née en 1765 [elle est née, en fait en 1764] et morte en 1822, fut distinguée par sa beauté et son esprit. Elle partagea les opinions de son mari, subit une dure captivité pendant la Révolution, fut ensuite avec Mme de Staël à la tête de la société parisienne, traduisit la *Théorie des sentiments moraux*, d’Adam Smith, 1798 [...]» (Dezobry 1857 : 649).

*Portraits de traductrices* n’est donc pas un ouvrage revendicatif qui se porte à la défense des traductrices. Il s’agit plutôt de mini-biographies de femmes qui ont consacré leur vie ou une partie de leur vie à la traduction et qui méritaient d’être mieux connues. Présenter ces traductrices comme des féministes et des activistes avant l’heure résolues à prendre d’assaut les citadelles masculines aurait donné une vision fautive de l’histoire. Les auteurs des portraits ont su éviter cet écueil et, comme tout bon biographe, ils ont plutôt dévoilé la personnalité complexe des traductrices sans passer sous silence leurs joies, leurs frustrations et leurs aspirations profondes en tant que traductrices, mais aussi en tant qu’êtres humains. Ils ont su montrer que ces femmes intelligentes, loin d’être dupes et naïves, étaient bien conscientes du fait que la société établissait des différences arbitraires et injustifiées entre les sexes, se privant ainsi des capacités intellectuelles de la moitié de la population. Si, bon gré mal gré, elles se résignaient de ne pas jouer un rôle de premier plan sur la scène publique, aucune n’a accepté de vivre l’intelligence voilée. Sans monter aux barricades de la contestation ouverte, – sauf, peut-être, Clémence Royer et Jane Wilde, qui ont milité

activement pour l'émancipation des femmes, la seconde ayant publié un vibrant réquisitoire contre l'exploitation sociale et économique des femmes –, toutes ont, avec détermination, tenté de démontrer aux hommes par leurs travaux intellectuels qu'être femme n'est pas un défaut. Refusant d'accepter les limites que la société leur assignait, elles ont cherché, à leur manière, à briser le consensus des idées reçues à leur égard, à modifier, comme l'écrit Annie Brisset, «le regard des hommes sur les compétences intellectuelles de la femme». Et on verra que c'est en grande partie la traduction qui leur a fourni ce moyen d'action et d'affirmation, les femmes n'étant alors autorisées à pénétrer dans le monde des idées que comme traductrices.

Avant de conclure cette présentation, nous aimerions reconnaître notre dette envers les collaborateurs qui ont participé à ce collectif, l'un des premiers sinon le premier du genre, en leur exprimant nos plus sincères remerciements pour nous avoir fait découvrir des traductrices assez exceptionnelles. Au lieu de rapporter froidement des faits, ils ont su peindre en nuances des traductrices indissociables de leur œuvre, sans en faire des héroïnes ou des martyres et sans verser non plus dans le travers de l'éloquence emphatique ou du lyrisme exalté. Si l'on peut éprouver des sentiments pour des personnages fictifs de romans, les lecteurs de ces portraits féminins en éprouveront sûrement de plus intenses encore en partageant l'intimité de ces traductrices réelles qui renaissent ici à la vie, à cette vie historique dont parle Michelet.

---

## Notes

1. La mathématicienne française Sophie Germain (1776-1831), auteur d'importants travaux sur la théorie des surfaces élastiques, dut prendre le déguisement d'un homme pour faire des études interdites aux femmes. Au sujet de l'éducation des femmes en Angleterre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on a écrit : «*The notion that women have minds as cultivable, and as well worth cultivating, as men's minds' is still regarded by the ordinary British parent as an offensive, not to say, revolutionary, paradox*» (James Bryce cité dans Garnett 1991 : 15).

2. Une des «Maximes du mariage ou Les devoirs de la femme mariée» de *L'École des femmes* stipule :

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,  
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plumes;  
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,  
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui (v. 779-782).
3. La mère de Germaine de Staël, Suzanne Necker, savait par expérience que les hommes ne souhaitaient pas voir les femmes écrire. «Cette réprobation était, pour elle, un signe parmi d'autres du mépris dans lequel les hommes tenaient les femmes : "Les égards qu'on a pour elles ne sont plus qu'une vaine superstition à laquelle on se soumet par habitude et qu'on dément par ses discours et ses actions [...]. Il faut en convenir, dans tous les temps les hommes ont calomnié les objets de leur culte; leur vanité s'est vengée d'un hommage involontaire; ils veulent avilir ce qu'ils adorent, et c'est ainsi qu'ils ont déshonoré les deux sexes à la fois." "C'est une barbarie d'humilier les femmes", écrira-t-elle encore [...]. Bien sûr, son mari tant aimé n'était pas un de ces barbares, et ce fut par amour qu'il voulut empêcher sa femme d'écrire. Mais sa fille, elle, devra écrire, pouvoir et savoir écrire...» (Bredin 1999 : 176).

## Références

- BREDIN, Jean-Denis (1999), *Une singulière famille. Jacques Necker, Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 454 p.
- CHAUSSINAUD-NOGARET, Guy (1994), *Voltaire et le siècle des Lumières*, Bruxelles, éd. Complexe, 165 p.
- DELISLE, Jean (dir.) (1999), *Portraits de traducteurs*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa/Arras, Artois Presses Université, 305 p.
- DEZOBRY, Louis Charles (1857), *Dictionnaire général de biographie et d'histoire*, Paris, Delagrave, 2 vol.
- GARNETT, Richard (1991), *Constance Garnett. A Heroic Life*. Londres, Sinclair-Stevenson, 402 p.

- HARTAMA-HEINONEN, Ritva (1995), «Translators' Prefaces—a Key to Translation?», dans Milan Hrala et Ivana Cenková (dir.), *The Prague-Kouvola Papers in Translation Studies*, Prague, Charles University, p. 33-42.
- LEFEVERE, André (1983), «Report», dans E. Nikolova *et al.* (dir.), *La traduction dans le système d'enseignement des langues*, table ronde organisée avec le concours de l'UNESCO, Paris, 17-19 mars 1983, Sofia, Union des traducteurs bulgares, p. 18-28.
- MOLIÈRE (1964), *L'École des femmes* (1<sup>re</sup> représentation 1662), Paris, Éditions sociales, 1<sup>re</sup> éd. 1663, p. 55-146.
- SIROIS, Andrée (1997), *Les femmes dans l'histoire de la traduction. De la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse inédite de maîtrise présentée à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2001), *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC], module «Thèses, livres et textes», Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, 137 p.
- VERTRON, Claude-Charles Guyonnet de (1698), *La Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du siècle de Louis-le-Grand, recueil de pièces académiques, en prose et en vers, sur la préférence des sexes, dédié aux dames, par M. de Vertron...*, Paris, Veuve C. Mazuel, 2 vol.
- VOLTAIRE (1822), *Dictionnaire philosophique*, Paris, Édition Touquet, 1<sup>re</sup> éd. 1764, t. 4.

---

Source : Jean Delisle (dir.), *Portraits de traductrices*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Regards sur la traduction», 2002.

# SOMMAIRE

PRÉSENTATION .....

## CHAPITRE PREMIER

**Anne Dacier, un esprit moderne au pays des Anciens** .....  
par Bruno Garnier

## CHAPITRE 2

**Anne de La Roche-Guilhem, «rare en tout»** .....  
par Amelia Sanz

## CHAPITRE 3

**Émilie du Châtelet, traductrice de Newton,  
ou la «traduction-confirimation»** .....  
par Agnès Whitfield

## CHAPITRE 4

**Albertine Necker de Saussure, traductrice de transition,  
«sourcière» du romantisme** .....  
par Jean Delisle

## CHAPITRE 5

**Clémence Royer, ou Darwin en colère** .....  
par Annie Brisset

## CHAPITRE 6

**Ekaterina Karavelova, une traductrice discrète** .....  
par Marie Vrinat-Nikolov

CHAPITRE 7

**Marianna Florenzi : la «belle marquise» volage en quête  
de fidélité absolue** .....  
par Rosanna Masiola Rosini

CHAPITRE 8

**Jane Wilde, ou l'importance d'être Speranza** .....  
par Michael Cronin

CHAPITRE 9

**Julia E. Smith, traductrice de la Bible à la recherche  
de la vérité par le littéralisme** .....  
par Luise von Flotow

CHAPITRE 10

**Eleanor Marx, traductrice militante et miroir d'Emma Bovary** .....  
par Hannelore Lee-Jahnke

CHAPITRE 11

**Irène de Buisseret : «comtesse» de la traduction,  
pédagogue humaniste** .....  
par Jean Delisle

COLLABORATEURS .....